LE

MAL DE LA PEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique le 30 décembre 1855.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction et de reproduction à l'étranger.

75932

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RABOURDON, propriétaire.....	MM.	LESUEUR.
VICTOR, son fils.....		ARMAND.
LE DOCTEUR VILMOT.....		FERVILLE.
LAROQUE, régisseur de Rabourdon.....		PRISTON.
MADAME FONTANEY, femme de charge de Rabourdon.....	Mlles	MÉLANIE.
LINA, jeune orpheline.....		RIMA.

La scène est à Paris, chez Rabourdon.

LE

MAL DE LA PEUR

Un salon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Un secrétaire à gauche du public. — Une cheminée à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME FONTANEY, LAROQUE.

(Madame Fontaney sort de la chambre à gauche, portant une tasse sur un petit plateau. Laroque entre par le fond; il a un habit noir râpé; il tient des papiers à la main et un sac d'argent sous le bras.)

LAROQUE, essoufflé.

Ouf! que de courses! bonjour, madame Fontaney.

MADAME FONTANEY.

Tiens, c'est monsieur Laroque.

LAROQUE.

Est-ce que M. Rabourdon a déjà demandé après moi?

MADAME FONTANEY.

Pas encore; je viens de lui porter sa tasse de tisane, et de lui servir son déjeuner.

LAROQUE.

Comment, si tard!

MADAME FONTANEY.

Il dit qu'il a passé une mauvaise nuit, et comme il avait perdu deux heures de sommeil, il a voulu les rattraper ce matin.

LAROQUE, s'asseyant et déposant le sac.

En voilà un qui se dorlote! ce n'est pas comme moi...

MADAME FONTANEY.

Vous êtes fatigué?

LAROQUE.

Je crois bien; c'est aujourd'hui le jour du terme, et je viens de visiter ses quatre propriétés; or, comme il en a une rue aux Ours, une autre rue du Cherche-Midi, une troisième faubourg du Roule, et celle-ci place Royale, et que j'arpente continuellement de l'une à l'autre...

MADAME FONTANEY.

C'est en effet un rude exercice.

LAROQUE.

Et puis enfin, je suis responsable; à présent que le patron

est rétabli, il faut que je lui rende mes comptes, et je me souviens que l'ancien commerçant n'était pas commode.

MADAME FONTANEY.

A qui le dites-vous! ç'a toujours été l'être le plus personnel!... ne voyant que lui dans le monde... Autrefois, par exemple, il ne voulait jamais qu'on fût malade autour de lui...

LAROQUE.

Parce qu'il avait lui-même une santé de fer.

MADAME FONTANEY.

Mais un beau jour, il fit une chute qui le mit au lit pour six semaines... alors, ce fut bien une autre affaire... quelle poule mouillée, bon Dieu! Ma chère madame Fontaney par-ci, ma bonne madame Fontaney par-là... Il ne fallait plus lui parler que de son mal; cet homme-là tient tant à sa peau!

LAROQUE.

Nous y tenons tous, madame Fontaney, et ce n'est pas toujours pour ce qu'elle vaut. — Voilà donc pourquoi le docteur continue ses visites?

MADAME FONTANEY.

Un des grands médecins de Paris; sans lui, monsieur se croirait perdu; et le docteur fait faire tout ce qu'il veut à ce malade imaginaire; Dieu veuille que cela continue! car j'ai mis ce bon M. Vilmot dans la confidence de tout ce qui s'est passé ici, afin qu'il entreprenne de réconcilier M. Rabourdon avec son fils, cet excellent jeune homme que j'aime tant.

LAROQUE.

M. Victor, qui a quitté cette maison il y a quatre mois...

MADAME FONTANEY.

Et qui doit y revenir aujourd'hui... (On entend cogner doucement à la porte de droite). Tiens, qui est-ce qui est donc entré par ma chambre? (Elle va ouvrir). Mademoiselle Lina!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LINA. (Elle est vêtue très-simplement).

MADAME FONTANEY.

Eh quoi, c'est vous, mon enfant?

LAROQUE, à part.

Une jeune fille!... tiens, tiens, et gentille.

LINA, sans voir Laroque.

Ah! ma chère madame Fontaney, vous devez être bien étonnée de me voir...

MADAME FONTANEY, la conduisant loin de Laroque.

Il est vrai, mon enfant, mais...

LINA.

Sachez que j'ai quitté le petit logement que j'habitais, et que...

MADAME FONTANEY, lui montrant Laroque.

Chut!

LAROQUE, à part.

Viendrait-elle ici pour emménager? (Haut en s'avançant). Mademoiselle... (Il salue). Théodore Laroque, régisseur, cousin d'un huissier, et intéressé dans son étude, pour vous être agréable...

AIR : *J'en guette un petit.*

J'ai justement au quatrième
Un logis tout frais lambrissé;
Un étudiant, ce matin même,
Par moi vient d'en être expulsé.
Les locataires insolvables
Sont saisis... mais rassurez-vous,
Pour la beauté je suis plus doux,
Les grâces sont insaisissables...

(*On entend sonner.*)

MADAME FONTANEY.

Entendez-vous?

LAROQUE.

Quoi donc?

MADAME FONTANEY.

M. Rabourdon.

LAROQUE, courant reprendre le sac.

M. Rabourdon? ah! diable!

MADAME FONTANEY.

Il vous attend...

LAROQUE.

Pardon, mademoiselle, si j'interromps... (On sonne). J'y cours... je reviendrai achever...

(*Achevant le couplet.*)

Les grâces sont insaisissables...

Voilà, monsieur, voilà. (Il sort précipitamment par la gauche).

SCÈNE III.

MADAME FONTANEY, LINA.

LINA.

Mon Dieu! quelle peur inspire donc M. Rabourdon? et moi qui ose venir ici pour y demeurer!

MADAME FONTANEY.

Y demeurer avec moi, chère enfant?

LINA.

C'est le docteur Vilmot qui me l'a conseillé.

MADAME FONTANEY.

Le docteur?

LINA.

C'est lui qui a donné les derniers soins à ma pauvre mère, quand nous revînmes en France, il y a un an; et, depuis ce temps, il n'a cessé de s'occuper de moi et de me protéger, tandis que mon oncle n'a jamais voulu voir ni ma mère ni moi, parce que mon père s'était marié hors de France contre son avis.

MADAME FONTANEY.

Repousser sa nièce sans la connaître!...

LINA.

Heureusement, quand je me suis vue seule au monde, je n'ai pas perdu courage; mon éducation brillante me devenait inutile... je pris l'aiguille, je brodai pour quelques-unes des clientes de M. Vilmot; mais... (Avec embarras). Mais un jour, le bon docteur crut voir quelque danger dans mon isolement.

MADAME FONTANEY.

Je le crois bien! il y a des jeunes gens d'une hardiesse!

LINA, vivement.

Oh! celui-là était bien honnête!

MADAME FONTANEY.

Celui-là? qui donc?

LINA, baissant les yeux.

Un artiste que j'avais rencontré plusieurs fois; un soir que j'avais été retenue un peu tard chez une de mes pratiques, il se trouva encore sur mon passage... mais cette fois, ce fut pour me défendre contre de grossières insultes... et il me parla ensuite avec tant de respect et d'émotion!... Moi, je le remerciai vivement... c'était un devoir; et je pensais à lui avec bonheur, et sans défiance... Mais le docteur ayant appris, je ne sais comment, qu'un jeune homme inconnu s'était permis de m'adresser une lettre... c'était vrai... il m'avait écrit... me dit que je ne pouvais plus rester dans ma petite chambre, et que je devais chercher un asile près de vous.

MADAME FONTANEY.

Et il a bien fait... Oh! je le reconnais bien là... Eh mais, le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DOCTEUR VILMOT.

LE DOCTEUR, posant son chapeau.

Ah! ah! déjà ici, mon enfant? c'est bien; j'aime qu'on suive mes ordonnances à la lettre. Ah çà, où est l'ami Rabourdon? encore dans son antre?

MADAME FONTANEY.

Il s'est enfermé avec M. Laroque.

LE DOCTEUR.

Oiseau de proie d'espèce inférieure qui lui sert à rapporter.

Ah çà, mère Fontaney, vous savez que mademoiselle vient demeurer ici?

MADAME FONTANEY.

Oui, docteur, et j'en suis bien heureuse... Monsieur Rabourdon a donc enfin consenti...

LE DOCTEUR.

Il a consenti à vous donner une aide pour les soins du ménage; car je lui ai dit en confidence que vous baissiez.

MADAME FONTANEY.

Moi, par exemple!

LE DOCTEUR.

Eh non, c'était pour le décider... Quant à présent, il ne doit pas savoir que Lina est sa nièce... et c'est pourquoi j'ai imaginé de la faire passer pour la vôtre.

MADAME FONTANEY.

Elle! comment? une demoiselle si bien élevée...

LE DOCTEUR.

Elle n'en rougira pas, allez; une brave femme comme vous ne fait honte à personne... gardez-la bien, c'est tout ce qu'on vous demande; car j'ai su qu'un jeune fou s'était permis de lui écrire... (A Lina.) Et s'il vous plaît, mon enfant, qu'avez-vous fait de cette lettre?

LINA, vivement.

Je l'ai déchirée.

LE DOCTEUR.

Avant de l'avoir lue?

LINA, baissant les yeux.

Après.

LE DOCTEUR.

Ah!... c'est dommage... j'aurais été curieux de savoir...

LINA.

Oh! qu'à cela ne tienne! je n'ai pas de secrets pour vous, monsieur Vilmot... Il me disait... après bien des compliments...

LE DOCTEUR.

Oui... connu... tant de grâces! tant de charmes!...

LINA.

C'est cela... Il me disait... qu'un seul de mes regards avait décidé de sa vie... loin de vous, je n'existe pas... chaque jour passé sans vous voir n'est pour moi qu'un long supplice...

LE DOCTEUR, à part.

Elle la sait par cœur... symptôme alarmant!... (Haut.) Et ensuite?

LINA.

Il est, dit-il, d'une bonne famille; mais en dépit de tous les obstacles, et quelle que soit ma situation, il jure de me consacrer sa vie.

LE DOCTEUR.

Hum!... des phrases... Heureusement il ne viendra pas vous chercher jusqu'ici... Et tout cela était signé?...

LINA.

Victor, seulement.

LE DOCTEUR ET MADAME FONTANEY.

Victor!

SCÈNE V.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, entrant par le fond.

Eh bien! oui, me voilà.

LINA.

Ah! c'est lui!

VICTOR, apercevant Lina.

Que vois-je! vous ici! vous, mademoiselle!

MADAME FONTANEY.

Eh quoi! ce jeune homme... le fils de monsieur Rabourdon?

LINA.

Son fils!

LE DOCTEUR.

Comment, Victor, c'était toi qui... (A part.) Et moi qui voulais les séparer!... j'ai eu la main heureuse!

VICTOR, à Lina.

Pardon, mademoiselle, si je vous ai caché le nom de mon père; mais sa sévérité est si connue... j'ai craint de vous effrayer... cependant aujourd'hui, grâce au bon docteur, il consent à me voir... mais par quel bonheur vous retrouvé-je chez lui?

LE DOCTEUR.

Rien de plus simple; mademoiselle est ici en famille.

VICTOR.

Comment?

MADAME FONTANEY.

Eh! sans doute, puisque c'est...

LE DOCTEUR, bas.

Chut... (A part.) Nous allons voir (Haut.) Oui, jeune homme, c'est la propre nièce de madame.

VICTOR.

Que dites-vous?

LE DOCTEUR, à part.

Voilà une douche qui refroidira son ardeur.

VICTOR.

Ah! madame... ma bonne madame Fontaney, c'est donc à vous que j'adresse ma prière; daignez intéresser mademoiselle à mon amour... un amour pur, sincère et digne de celle à qui mon cœur s'est donné pour la vie!

LE DOCTEUR.

Ah bah!

LINA, bas au docteur.

Vous entendez?

LE DOCTEUR, tendant la main à Victor.

Victor, tu es un brave garçon!

VICTOR.

Ah! docteur, mon seul espoir est en vous... (A Lina.) Car c'est un digne et excellent ami!...

LINA.

C'est mon bienfaiteur, mon second père...

MADAME FONTANEY.

Oui, c'est bien le meilleur homme!...

LE DOCTEUR, entouré par tous les trois.

C'est bon, c'est bon; aurez-vous bientôt fini de me cajoler?

RABOURDON, en dehors.

Madame Fontaney!... (Tous se séparent vivement.)

MADAME FONTANEY.

Monsieur qui appelle!

VICTOR ET LINA.

Ah! mon Dieu!

LE DOCTEUR.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc tous les deux?

VICTOR.

C'est que depuis si longtemps séparé de lui... me trouver tout à coup...

LE DOCTEUR

Oui... je comprends... eh bien, va-t'en, tu reviendras dans une heure... Je vais lui annoncer ta visite .. (A Lina.) Vous, mon enfant, rentrez un instant avec la mère... (Se reprenant.) avec votre tante... Je me charge de préparer les voies.

ENSEMBLE.

VICTOR.

En vous j'ai confiance,
Puissions-nous, cher docteur,
Suivant notre espérance,
Vous devoir le bonheur.

MADAME FONTANEY.

En lui j'ai confiance:
Puissent-ils, au docteur,
Suivant leur espérance,
Devoir tout leur bonheur.

LINA.

En lui j'ai confiance:
Puissions-nous, au docteur,
Suivant notre espérance,
Devoir notre bonheur.

LE DOCTEUR.

A votre confiance,
Je prétends faire honneur,
Et puisse ma prudence
Vous conduire au bonheur.

(*Victor sort par le fond. Madame Fontaney et Lina, par la droite.*)

SCÈNE VI.

RABOURDON, LE DOCTEUR VILMOT.

RABOURDON, entrant.

Madame Fontaney... madame Fonta... Jamais là quand on a besoin d'elle!... Ah! c'est vous, cher docteur? Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Le docteur refuse.) Vous voyez comme on délaisse un pauvre homme!... Laroque, que j'avais près de moi, est monté chez mes locataires en retard, et j'étais là tout seul, sans domestiques, sans garde...

LE DOCTEUR.

Allons, allons; le mal n'est pas bien grand, à présent que vous voilà guéri.

RABOURDON.

Que le ciel vous entende, mon bon docteur! mais quand les soins vous manquent...quand on a besoin de calme et de gaieté pour faciliter la digestion! c'est comme ça qu'on attrape des gastrites!...

LE DOCTEUR.

Oh! vous n'en êtes pas là... calmez-vous... voici ce qui m'amène.

RABOURDON.

Attendez... (Il va fermer une porte.) Cette madame Fontaney vous laisse des courants d'air... c'est comme ça qu'on attrape des pleurésies.

LE DOCTEUR.

Avez-vous fini?

RABOURDON, s'asseyant près du docteur, qui reste debout, adossé à la cheminée.

Pardon, mon excellent docteur, je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Je vous ai recommandé hier une nièce de madame Fontaney, et vous m'avez promis...

RABOURDON.

Ai-je rien à vous refuser, mon bon docteur?... à vous, un si habile homme!... le seul, à vrai dire, qui connaissiez mon tempérament... car vous m'avez guéri...

LE DOCTEUR.

C'est bon, c'est bon... vous la verrez tout à l'heure : c'est une jeune personne fort intéressante...

RABOURDON.

En êtes-vous bien sûr, au moins?

LE DOCTEUR.

Qu'elle soit intéres...

RABOURDON.

Non, que je sois guéri ?

LE DOCTEUR.

Comment? vous en doutez!

RABOURDON.

C'est qu'on dit ça quelquefois aux malades pour les tranquilliser.

LE DOCTEUR.

Eh! non, mille fois non; je vous en donne ma parole de médecin.

RABOURDON.

Oh! alors... il ne s'agit plus que de redoubler de précautions.

LE DOCTEUR.

Mais point du tout, ce n'est pas là mon régime; au lieu de vivre seul, en vrai loup garou, jouissez de votre fortune, et faites-en jouir les autres; entourez-vous de braves gens, de bons amis...

RABOURDON.

Oui, oui, de bons amis, qui viendraient manger ma soupe et m'emprunter de l'argent!...

LE DOCTEUR.

Enfin, à défaut d'amis, vous avez des parents.

RABOURDON, se levant.

Je n'en ai plus... mon demi-frère, monsieur Duvernet, est mort en pays étranger.

LE DOCTEUR.

Mais il a laissé une fille...

RABOURDON.

Que je ne reconnaîtrai jamais pour ma nièce.

LE DOCTEUR.

Pourquoi cela?

RABOURDON.

Tenez, brisons là, s'il vous plaît, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR.

Ah! ah! je ne suis plus ce bon docteur, à présent que vous n'avez plus besoin de mes ordonnances?

RABOURDON.

C'est qu'aussi vous me parlez là d'un sujet...

LE DOCTEUR.

Je vous parle de la fille de votre frère.

RABOURDON.

Justement... j'ai le système nerveux si irritable! rien que sa présence me mettrait en colère... et je me connais, la colère, chez moi, serait le signal d'une rechute.

LE DOCTEUR.

Allons donc! vous vous laisserez attendrir...

RABOURDON.

M'attendrir! miséricorde! ce serait bien autre chose! mais vous ne savez donc pas que la sensibilité est mon ennemie mortelle, et que ma constitution n'y résisterait pas? je m'en suis privé toute ma vie à cause de ça.

LE DOCTEUR.

Fort bien; vous avez des raisons d'hygiène pour toutes vos rancunes... mais votre fils? est-ce aussi par sensibilité que vous l'avez mis à la porte?

RABOURDON.

Oh! lui? c'est bien différent... un ingrat!

LE DOCTEUR.

Par exemple!

RABOURDON.

Oui, un ingrat! car enfin, c'est à cause de lui que je n'ai pas placé ma fortune en viager, et que je me suis condamné à cette déplorable condition de propriétaire... comment a-t-il reconnu mes bontés? au lieu de consulter mes goûts, lorsqu'est venu le moment de choisir un état, monsieur s'est avisé de se faire artiste... artiste! juste le métier que je comprends le moins!...

LE DOCTEUR.

Heureusement il a du talent, de l'avenir, c'est un excellent sujet...

RABOURDON.

Je ne dis pas non... il a envoyé savoir de mes nouvelles tous les jours.

LE DOCTEUR.

Et aujourd'hui tout ce qu'il vous demande c'est un accueil paternel.

RABOURDON.

Il l'aura... à de certaines conditions que je lui expliquerai...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAROQUE, portant trois gros volumes sous son bras.

LAROQUE.

Voilà, patron.

RABOURDON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LAROQUE.

C'est le mobilier de mon étudiant en médecine.

RABOURDON.

Son mobilier? c'est tout?

LAROQUE.

Ma foi, j'ai pris ce qu'il y avait de mieux. (Il pose les livres sur la cheminée.)

RABOURDON.

Et les autres! l'argent?

LAROQUE.

Pas d'argent.

RABOUDON.

Comment? pas d'argent! les misérables!

LAROQUE.

Les miséra...

LE DOCTEUR.

Hein?

LAROQUE.

Les pauvres diables!

RABOURDON.

Mais sous quel prétexte?

LAROQUE.

Mon musicien du cinquième dit qu'il n'a pas d'élèves dans ce moment-ci.

RABOURDON.

Il n'avait qu'à faire des économies, au lieu de rouler en omnibus... dans l'intérieur, monsieur, où je l'ai rencontré une fois; si j'avais mangé à mesure tout ce que je gagnais, moi, je n'en serais pas arrivé...

LE DOCTEUR.

A cette déplorable condition de propriétaire.

RABOURDON.

Oui déplorable! vous le voyez bien! (A Laroque.) Après?

LAROQUE.

Mon locataire de l'entresol dit qu'il relève d'une maladie grave dont les frais l'ont arriéré.

LE DOCTEUR.

Le pauvre diable!

LAROQUE.

Le pauvre dia...

RABOURDON.

Hein?

LAROQUE.

Le misérable!...

LE DOCTEUR.

Mais, s'il a été malade...

RABOURDON, qui se verse de la tisane.

Eh non! ne croyez donc pas ça... un homme qui s'écoute... un ancien maître d'armes d'une force herculéenne, qui se trouve mal pour un bobo... toujours à se droguer, à se dorloter... voilà de ces choses qui m'agacent.

LE DOCTEUR.

Allons, Rabourdon, vous ne voudriez pas affliger de pauvres gens.

RABOURDON.

Moi! jamais! Ça regarde Laroque.

LE DOCTEUR.

Comment?

RABOURDON.

Je l'ai pris exprès pour ça... le loyer est une dette sacrée... pour le reste, mon Dieu! qu'il agisse comme bon lui semblera, à ses risques et périls, bien entendu.

LAROQUE.

Ah bien alors, ça ne sera pas long, je cours chez mon cousin l'huissier.

LE DOCTEUR, à Laroque.

Comment, vous allez faire des frais?

LAROQUE.

Écoutez donc, je n'ai pas le moyen de perdre cinq cents francs sur mes appointements qui ne sont que de trois cents... ah! dame! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

RABOURDON, LE DOCTEUR, puis MADAME FONTANEY et LINA.

LE DOCTEUR, prenant son chapeau.

Allons, je vois que pour l'instant, je n'ai pas grand'chose à faire ici... vous avez raison, mon cher client, le loyer est une dette sacrée; vous me faites penser que j'ai aussi mon terme à payer; mais comme je ne suis pas en fonds pour le moment, vous voudrez bien me solder ma petite note.

RABOURDON.

Quoi? quelle note?

LE DOCTEUR.

Mes honoraires... tenez, faisons un compte rond... cinq cents francs. (Rabourdon, qui buvait, avale de travers.) Ce n'est pas trop pour une soixantaine de visites.

RABOURDON.

Une soixantaine! mais depuis que vous ne m'ordonnez plus rien, j'ai cru que c'étaient des visites d'ami.

LE DOCTEUR.

Bon! vous ne voudriez pas de celles-là, puisque les amis ne viennent que pour manger votre soupe et vous emprunter de l'argent.

RABOURDON, allant à son secrétaire.

Excusez; c'est un bon métier que celui de médecin! vous ne les faites pas pour rien, vos visites!

LE DOCTEUR.

Est-ce que vous donnez vos appartements pour rien, vous?

RABOURDON.

Mais il me semble que vous prenez moins cher aux autres.

LE DOCTEUR.

Vous ne louez pas vos mansardes au même prix que vos premiers étages.

RABOURDON.

Tenez, voilà vos cinq cents francs. (Il lui donne un rouleau.)

LE DOCTEUR.

Merci. (A part.) Il n'iront pas loin.

RABOURDON.

Oh! là là... qu'est-ce que j'éprouve donc, c'est comme une suffocation.

LE DOCTEUR.

Bon, ça se passera; au revoir, Rabourdon.

RABOURDON.

Est-ce que vous reviendrez aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Oui, pour être témoin de votre réconciliation avec votre cher fils.

RABOURDON.

Mais vous ne me compterez pas cette visite-là?

LE DOCTEUR.

Soyez tranquille. (Voyant entrer Lina et madame Fontaney par la porte de gauche.) Mais d'abord, je vous présente ma protégée... regardez donc comme elle est gentille...

RABOURDON, occupé à son secrétaire.

Qu'est-ce que ça me fait?... Fermez donc les portes!

LINA, bas au docteur.

Eh bien, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR, à Lina et à madame Fontenay.

Ma foi, je ne suis guère avancé... je l'ai trop rassuré sur sa santé; plus le courage lui revient, plus mon crédit s'en va... du courage, mon enfant: après tout, c'est votre oncle, et la voix du sang parlera peut-être, quoique je n'y aie pas grande confiance. (Haut.) A revoir, Rabourdon. (Il sort.)

SCÈNE IX.

RABOURDON, LINA, MADAME FONTANEY.

RABGURDON.

Diable d'homme! moi qui croyais qu'il me soignait par affection... ah bien oui! tous ces praticiens sont d'un égoïsme!

MADAME FONTANEY, tenant Lina par la main.

Monsieur... (Elle tousse.) Hem... monsieur...

RABOURDON, brusquement.

Qu'est-ce que c'est? (Lina recule et entraîne madame Fontaney).

MADANE FONTANEY.

C'est Madem... c'est ma nièce, vous savez, que je voudrais vous présenter.

RABOURDON.

Ah oui... votre nièce... d'abord, une question : est-elle vaccinée?

MADAME FONTANEY.

Comment? si elle est...

RABOURDON.

On ne saurait prendre trop de précautions.

MADAME FONTANEY.

Mais sans doute, monsieur.

RABOURDON.

C'est bien.

MADAME FONTANEY.

Monsieur n'a plus rien à lui dire?

RABOURDON.

Ah! les conditions! les voici : qu'elle se conduise bien, qu'elle soit économe, rangée, soigneuse, qu'elle me fasse la lecture... pas de musique... qu'elle soit toujours là... (Regardant madame Fontaney). Qu'elle supplée à la négligence de certaines personnes... enfin qu'elle s'occupe de moi continuellement; et quant à des gages, comme, après tout, ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas d'une constitution assez robuste pour suffire à la besogne...

LINA, vivement.

Oh! monsieur, je ne demande rien...

RABOURDON, relevant la tête.

Hein? elle ne demande rien? au fait, elle est très-gentille, cette petite, je ne l'avais pas bien remarquée d'abord.

LINA.

Ah! monsieur, c'est pour moi un assez grand bonheur que d'être admise dans votre maison, et je ferai tous mes efforts pour mériter peu à peu votre confiance et vos bontés.

RABOURDON.

A la bonne heure! voilà tout ce que je demande, moi.

MADAME FONTANEY, à part.

Il n'est pas dégoûté.

VICTOR, en dehors.

Il est chez lui? bien...

RABOURDON,

Je ne me trompe pas, c'est mon fils...

LINA, à part.

Lui!

RABOURDON.

Laissez-nous.

VICTOR, entrant.

Ah! mon père, après quatre mois de séparation, souffrez que...

RABOURDON.

C'est bon, c'est bon, pas d'attendrissement.

VICTOR, se retournant, et voyant Lina. (A part.)

Ah! elle était là!

(Madame Fonteney et Lina rentrent à gauche.)

SCÈNE X.

RABOURDON, VICTOR.

VICTOR.

Votre santé, mon père, paraît meilleure.

RABOURDON.

On me l'assure..... asseyez-vous-là; il s'agit, mon fils, d'une affaire importante; si je consens à oublier le passé, c'est que je compte sur votre docilité pour l'avenir.

VICTOR.

Ah! mon père, soyez sûr que vos volontés seront les miennes, et pourvu que vous me permettiez de suivre ma vocation...

RABOURDON.

Quant à cela, c'est votre affaire, et puisque le bien de votre mère vous suffit, soyez artiste, philosophe, chansonnier, tout ce qu'il vous plaira... du moment que la famille vous accepte tel quel, et sans demander d'argent comptant...

VICTOR.

La famille! quelle famille?

RABOURDON.

Eh bien, celle de la jeune personne.

VICTOR.

Quelle jeune personne?

RABOURDON.

Ma future belle-fille... est-ce que je ne vous ai pas déjà dit?...

VICTOR.

Non, mon père.

RABOURDON.

Ah çà, j'ai donc des absences à présent? c'est inquiétant, cela...

VICTOR.

Au nom du ciel, de qui parlez-vous?

RABOURDON.

De mademoiselle Eugénie Barmont.

VICTOR.

Se peut-il? Mais, mon père, je n'aime pas cette demoiselle.

RABOURDON.

Je crois bien! vous ne l'avez encore vue que deux fois.

VICTOR, se levant et avec fermeté.

Je suis désolé, mon père, que vous m'ayez exposé à vous désobéir.

RABOURDON.

Plaît-il? vous dites...

VICTOR.

Que jamais je ne consentirai.

RABOURDON.

Qu'est-ce que j'entends ! ah çà, qu'est devenue cette grande soumission de tout à l'heure? vous qui deviez suivre toutes mes volontés.

VICTOR.

Toutes! oui mon père, excepté celles qui feraient violence à mon cœur.

RABOURDON, se levant.

Son cœur! le malheureux va me mettre en colère... avec son cœur!... qu'est-ce que le cœur a à voir là-dedans?

VICTOR.

C'est que j'en aime une autre, mon père!

RABOURDON.

Hein? quoi? une passion? monsieur soupire?

VICTOR.

Ah! mon père, une jeune personne charmante!

RABOURDON.

Après?

VICTOR.

Pleine d'esprit, de grâce, de modestie!

RABOURDON.

Après?

VICTOR.

Les qualités les plus rares, toutes les perfections...

RABOURDON.

Ta ta ta... ça veut dire qu'elle n'a pas le sou!

VICTOR.

Orpheline, il est vrai, et sans fortune.

RABOURDON, lui tournant le dos.

Bonjour, cher ami, portez-vous bien.

VICTOR.

Comment?

RABOURDON.

Ce n'était pas la peine de vous déranger... bien des choses à votre belle.

VICTOR.

Mais.....

RABOURDON.

En voilà assez... chacun chez soi, s'il vous plaît...

VICTOR.

Mais... mon père...

RABOURDON, s'animant par degrés.

Ne nous emportons pas, au nom du ciel!... laissez-moi,

monsieur mon fils, je ne veux pas m'échauffer la bile... Mais laissez-moi donc, morbleu! on ne peut donc pas vivre en repos ici, dans son petit coin? (Frappant du pied.) Mais c'est une horreur, cela!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME FONTANEY.

MADAME FONTANEY.

Mon Dieu, que se passe-t-il donc!

RABOURDON.

Ah! madame Fontaney, si vous saviez! un fils dénaturé!

VICTOR.

Hélas! ma chère dame, on me repousse, on me chasse de nouveau, parce que j'aime votre nièce.

RABOURDON.

Sa nièce? comment, l'héroïne du cœur de monsieur, c'était la nièce de ma femme de charge!

VICTOR.

Oui, mon père, je le déclare avec tout le respect que je vous dois, c'est elle que j'aime et je n'aurai jamais d'autre femme.

RABOURDON.

En voilà un effronté! (A madame Fontaney.) Comprenez-vous qu'il ose?...

MADAME FONTANEY.

Ah! monsieur! ces pauvres jeunes gens!...

RABOURDON.

Heih?... vous aussi!... au fait, c'est juste, femme sans délicatesse!

MADAME FONTANEY.

Mais, monsieur...

RABOURDON, ironiquement.

Comment donc? c'est bien, très-bien... un parti superbe!... et d'abord les grands parents sont tout portés... on sonne et tout de suite on fait sa demande. (Saluant.) Madame Fontaney, quand vous m'aurez servi mon lait de poule, voudrez-vous m'accorder la main... (Riant.) Ah! ah! ah! (Éclatant.) Mais c'est un complot abominable!

VICTOR.

Mon père!

RABOURDON, s'exaltant.

Tout le monde ici s'entend contre un pauvre homme sans défense... on l'isole, on le trahit, si on veut le tuer qu'on le dise!

MADAME FONTANEY.

Mais! monsieur...

RABOURDON.

Oui, oui, dites tout de suite que je suis de trop... débarrassez-vous de moi... ça sera plutôt fait.

MADAME FONTANEY, à part.

Il est fou!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR VILMOT.

LE DOCTEUR.

Eh bien, est-on en train de se réconcilier ici?

RABOURDON.

Ah! voici l'âme du complot!

LE DOCTEUR.

Moi!.....

RABOURDON.

Celui qui tient la mèche incendiaire.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous dites là?

RABOURDON.

Je dis qu'il y a des médecins qui s'introduisent dans les familles, sous prétexte de soigner les gens, et qui emploient leurs visites à organiser des intrigues.

LE DOCTEUR.

Des intrigues?

RABOURDON.

A protéger de folles amourettes...

LE DOCTEUR, à Victor.

Ah? tu as parlé, toi.

RABOURDON.

Pour des péronnelles sans sou ni maille...

MADAME FONTANEY.

Mais monsieur, celle que vous traitez ainsi, c'est.....

LE DOCTEUR, à madame Fontaney.

Taisez-vous.

RABOURDON.

Et ils viennent ensuite vous demander leurs honoraires!

LE DOCTEUR.

C'est pour moi que vous dites ça? parlez-moi donc un peu en face; il n'y a ici ni intrigue, ni complot; c'est le hasard qui a tout fait, et si vous voulez un bon avis...

RABOURDON.

Qu'est-ce que vous m'avez dit ce matin? que je n'avais plus besoin de vos ordonnances, votre note est soldée, et bien soldée n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Cela veut dire que vous de vous ne voulez plus de mes visites? eh bien tant mieux! car en vous soignant, je me compromettais.

RABOURDON.

Comment?

LE DOCTEUR.

AIR : *de l'Apothicaire.*

Écoutez donc! lorsque je vois
Cette humeur farouche, indomptable,
Je me demande si je dois
Vous traiter comme mon semblable.
Un être qui n'a rien d'humain
De notre savoir n'a que faire :
Qu'il prenne, au lieu de médecin,
Un artiste vétérinaire.

RABOURDON.

Oh! le malheureux! je crois qu'il me compare à une b...

LE DOCTEUR.

C'est ça... sauvage... (A madame Fontaney et à Victor.) Venez avec moi.

RABOURDON, exaspéré.

Oui, partez, partez tous, le fils, la tante, la nièce!...

LE DOCTEUR.

Sauve qui peut!

ENSEMBLE.

RABOURDON.

Ah! j'étouffe de colère!
Fuyez tous loin de mes yeux,
Puissé-je enfin me défaire
D'un entourage odieux.

LE DOCTEUR.

Il étouffe de colère!
Éloignons-nous de ses yeux.
A cet homme atrabilaire,
Faisons ici nos adieux.

MADAME FONTANEY.

Il étouffe de colère!
Avant de quitter ces lieux,
Je prétends, à ma manière,
Lui faire ici mes adieux.

VICTOR.

Quand son injuste colère
Me bannit loin de ces lieux,
Dois-je à celle qui m'est chère
Faire d'éternels adieux?

(*Le docteur sort avec madame Fontaney et Victor.*)

SCÈNE XIII.

RABOURDON, puis LAROQUE.

RABOURDON, seul.

Allez au diable! Je n'ai pas besoin de vous, je n'ai besoin de personne... sauvage!... Eh bien, oui, je le serai, sauvage!... Je vivrai seul, toujours seul... Ils avaient spéculé sur ma faiblesse!... Ils ont dit : Voilà un pauvre homme malingre, il faut l'attaquer par son endroit sensible... par le cœur... Eh bien, non! ils n'en viendront pas à bout... Mais... mais qu'est-ce qui m'a donc bâti un entourage comme celui-là!... Ouf! (Il tombe sur un fauteuil.) les scélérats! ils m'ont tourné le sang!

LAROQUE.

Ah! patron... qu'est-ce qui s'est donc passé ici? Je viens de voir sortir le docteur...

RABOURDON.

Un traître! un bourreau!

LAROQUE.

Ah! vous savez donc déjà ce qu'il a fait?

RABOURDON.

Si je le sais! D'abord, il m'a soutiré cinq cents francs.

LAROQUE.

Pour payer les termes de vos locataires.

RABOURDON.

Comment?...

LAROQUE.

Tenez, voilà votre argent.

RABOURDON.

C'est le même, qui a fait le tour. Quel abus de confiance! (Il se lève et va serrer l'argent.)

LAROQUE.

M'empêcher de faire des frais!... c'est abominable. Cet homme-là me retire les morceaux de la bouche...

RABOURDON.

Mais je l'ai mis à la porte...

LAROQUE.

Il dit que vous le rappellerez.

RABOURDON.

Jamais!... Ah! Laroque, ils m'ont fait une scène... Je n'en peux plus... (Laroque lui avance un fauteuil.) Après tant de révolutions, ma pauvre tête... Ah! si j'allais avoir une rechute... Qu'est-ce que je deviendrais, grand Dieu!... Sans secours, sans médecins... Car je n'avais confiance que dans celui-là...

LAROQUE.

Soyez donc tranquille, patron, il y a un moyen de se passer d'eux.

RABOURDON.

Un moyen?

LAROQUE.

Eh oui... sans aller bien loin. Tenez, on a tout ce qu'il faut sous la main... (Il apporte les livres.)

RABOURDON.

Ces volumes?

LAROQUE.

Que j'ai saisis chez le carabin... des trésors... Voyez plutôt... l'*Art de se guérir soi-même.*

RABOURDON.

Soi-même!

LAROQUE.

Dictionnaire pathologique.—Manuel d'Esculape. Esculape lui-même! Est-ce que ça ne vaut pas toute la Faculté? Voyez-vous, on cherche son mal là dedans. (Montrant un livre.)

RABOURDON.

Et on trouve le remède?

LAROQUE, montrant un autre livre.

Là dedans... sans qu'il en coûte rien.

RABOURDON.

Sans qu'il en coûte rien! Ah! Laroque! cher ami... Tu seras désormais ma seule famille, mon seul domestique!

LAROQUE.

Vous êtes trop bon!

RABOURDON.

Tous les autres sont des traîtres qui m'assassinent. J'ai la tête en feu! Sens-tu comme je brûle?... Je dois avoir la fièvre... Oh! je ne suis pas bien! Cherche donc dans ton livre... l'article fièvre... fièvre chaude.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME FONTANEY.

MADAME FONTANEY, affectant une grande consternation.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! est-il possible? quel malheur!

RABOURDON.

Encore cette femme! Malheureuse, osez-vous bien...

MADAME FONTANEY, à part.

Rappelons-nous nos instructions.

RABOURDON, avec colère.

Mais sortez donc! (Il tombe par terre. — A Madame Fontaney, qui le ramasse.) Allez-vous-en, allez-vous-en!... (Il se replace sur son fauteuil.)

MADAME FONTANEY.

Ah! monsieur, par grâce, par pitié pour vous-même, prenez garde à cette colère-là... On ne sait pas ce qui peut arriver.

RABOURDON.

Qu'est-ce qu'elle dit?

MADAME FONTANEY.

Hélas! vous m'en voyez encore toute bouleversée!

RABOURDON.

De quoi?

MADAME FONTANEY.

Du fatal exemple que j'ai eu sous les yeux!

RABOURDON.

Quel exemple?

MADAME FONTANEY.

Ah! monsieur, votre pauvre locataire de l'entresol... un homme qui était aussi bien irritable!...

RABOURDON.

Qui était?

MADAME FONTANEY.

Tantôt, à la vue de monsieur Laroque et de son papier timbré, il s'était mis dans une colère!

LAROQUE.

C'est vrai...

MADAME FONTANEY.

Au point de lui donner un coup de...

LAROQUE.

Non; il n'en a pas eu le temps. (il essuie le pan de son habit.

RABOURDON.

Eh bien!

MADAME FONTANEY.

Eh bien! monsieur, il paraît que le contre-coup de cette colère-là... Enfin le pauvre cher homme n'est plus de ce monde.

RABOURDON.

Ah! mon Dieu!

LAROQUE.

Bah! je l'ai vu tout à l'heure à sa fenêtre.

MADAME FONTANEY, vivement.

Justement, il vient de trépasser à la minute.

RABOURDON.

Mais il y avait autre chose que le contre-coup?

MADAME FONTANEY.

Oh! oui, monsieur, ça se compliquait d'une convalescence.

RABOURDON, d'une voix tremblante.

Ah?... mais enfin, sa maladie, comment s'appelle-t-elle?

MADAME FONTANEY.

On m'a dit le nom.... Attendez donc; c'est quelque chose qui a rapport au cœur...

RABOURDON.

Au cœur?

MADAME FONTANEY.

Il paraît que ça ne pardonne pas.

RABOURDON.

Ah!

LAROQUE.

Il ne faut pas vous affecter de ça, patron; notre locataire était très-vieux.

MADAME FONTANEY.

Juste l'âge de M. Rabourdon.

RABOURDON.

Laroque, cherche dans ton livre le mot cœur... affections du cœur.

LAROQUE.

Mais, patron, vous n'avez aucune apparence; si c'était une phthisie, je ne dis pas.

RABOURDON.

Veux-tu bien chercher? (Laroque se met à feuilleter le dictionnaire.)

MADAME FONTANEY.

A présent, monsieur, je devrais m'en aller... Mais il y aurait conscience à vous laisser dans l'état où vous êtes.

RABOURDON.

Comment dans l'état... (A Laroque.) As-tu trouvé?

LAROQUE.

Voilà. (Lisant.) « Symptômes particuliers : inquiétude générale.

RABOURDON.

Inquiétude, c'est cela!

LAROQUE.

« Malaise indéfinissable... étouffements.

RABOURDON.

C'est bien cela!

LAROQUE.

« Enflure de tout le corps... »

RABOURDON.

Bah! (Il se tâte.)

MADAME FONTANEY.

Comment, c'est là...

LAROQUE.

Eh non! pardon, pardon... Je me suis trompé, j'ai pris un autre article... l'article *Coqueluche.*

RABOURDON.

Je disais aussi... c'est invraisemblable...

LAROQUE.

Cœur... Voilà cette fois. (Lisant.) « Symptômes particuliers : inquiétude générale, malaise indéfinissable, étouffements. » (Il s'interrompt.) C'est la même chose.

RABOURDON.

Va toujours.

LAROQUE.

« Palpitation violente qui précipite le mouvement de diastole et de systole...

RABOURDON.

C'est bien possible (Il porte la main sur son cœur.) Palpitations...

MADAME FONTANEY.

Violentes.

LAROQUE, continuant.

« Tremblement nerveux...

RABOURDON.

Tremblement. (Il agite les mains.) Oui, les nerfs...

LAROQUE.

« Battement irrégulier du pouls.

RABOURDON, tendant la main à Laroque.

Laroque...

LAROQUE, lui donnant une poignée de main.

Ah! patron!...

RABOURDON.

Eh non, imbécile!... Combien de pulsations?

LAROQUE.

Bah! rien du tout!

RABOURDON.

Comment, rien du tout?... je n'ai plus de pouls? (Il tend son autre main à madame Fontaney).

LAROQUE, tenant une main.

Je veux dire qu'il est très-pacifique.

MADAME FONTANEY, tenant l'autre.

Mais au contraire, de ce côté-ci, il va un train de galop.

LAROQUE.

Au fait, ça prouve qu'il est irrégulier.

RABOURDON.

Eh! tu ne t'y connais pas!

MADAME FONTANEY.

Il ne s'y connaît pas!

RABOURDON.

Livrez donc votre santé à des ignorants... Donne-moi le livre. (Il prend le livre et lit). Embarras des voix aériennes (Il tousse). Hem! hem!

MADAME FONTANEY, écoutant sur sa poitrine.

Oh! oh! ça s'entend, respiration gênée.

LAROQUE, écoutant derrière son dos.

Mais non, mais non, les tuyaux sont libres.

RABOURDON.

Eh! tu ne t'y connais pas!

MADAME FONTANEY.

Il ne s'y connaît pas...

RABOURDON, s'essuyant le front.

Ah! j'en ai la sueur froide. (Baissant la voix en lisant). Décoloration de la face.

MADAME FONTANEY, qui lui a mis du blanc sur la figure en l'essuyant.

Ah! monsieur!

RABOURDON.

Quoi?

MADAME FONTANEY.

Est-ce que vous vous trouvez mal?

RABOURDON.

Non, du moins je ne crois pas.

MADAME FONTANEY.

C'est que vous êtes si pâle!

RABOURDON.

Moi?

LAROQUE.

Mais je ne vois pas...

MADAME FONTANEY.

C'est effrayant, regardez-vous, mais regardez-vous donc. (Elle lui présente un miroir).

RABOURDON.

Ah! je me fais peur (Le livre lui tombe des mains.) Juste ciel! tous les symptômes... Mais le remède, cherchez vite le remède.

LAROQUE.

L'*Art de se guérir soi-même*... Voilà notre article. (Il lit). « En attendant l'arrivée du médecin...

RABOURDON.

Comment, en attendant l'arrivée du médecin... Il faut donc un médecin?...

LAROQUE.

Dame! voilà ce que dit l'*Art de se guérir soi-même*. (Il lit). « On fera diète absolue.

RABOURDON.

Moi qui ai bien déjeuné!

LAROQUE.

« On se garantira de toute émotion...

RABOURDON.

Ça tombe bien!

LAROQUE.

On se tiendra bien chaudement. (Rabourdon tire de sa poche un bonnet de soie noire et le met).

LAROQUE, lisant.

« Sans cependant provoquer l'oppression par des vêtements trop épais... (Rabourdon déboutonne sa redingote). Mais aussi, en se mettant à l'abri de l'humidité. (Rabourdon reboutonne sa redingote).

RABOURDON.

Toujours en attendant l'arrivée du médecin?

LAROQUE.

Toujours.

RABOURDON.

Et Esculape, qu'est-ce qu'il dit de ça?

LAROQUE.

Il ne dit rien du tout.

RABOURDON.

Imbécile d'Esculape! Mais, mon Dieu! il faut donc rester sans secours?

MADAME FONTANEY.

Oh! rassurez-vous, monsieur, on vit des mois... des années, avec ça... et la preuve, c'est que le voisin traînait ce mal-là depuis longtemps, mais par exemple, à la moindre imprudence, en un clin d'œil, comme je vous le disais, à la suite d'un emportement... crac...

RABOURDON, d'une voix étranglée.

Laroque!

LAROQUE.

Patron!

RABOURDON.

Va chercher le médecin.

LAROQUE.

Le médecin, patron, quel médecin? un homœopathe?

RABOURDON.

Un nommé Vilmot.

LAROQUE.

Lui?

RABOURDON.

Va vite, mais va donc vite, malheureux.

MADAME FONTANEY, à Laroque.

N'allez-vous pas le mettre en colère à présent?

LAROQUE.

J'y cours. (Il sort).

SCÈNE XV.

RABOURDON, MADAME FONTANEY.

RABOURDON.

Ah! ma bonne madame Fontaney! (Criant.) Madame Fontaney!

MADAME FONTANEY.

Me voilà, monsieur, je suis là.

RABOURDON.

Vous êtes une brave femme, ma chère madame Fontaney, et si je vous ai quelquefois traitée un peu durement, il ne faut pas m'en vouloir.

MADAME FONTANEY.

Non, monsieur, on sait ce que c'est que les lubies des malades.

RABOURDON.

Mais, j'y songe... le docteur vous aime beaucoup, tandis qu'il déteste ce Laroque... Si vous alliez vous-même le trouver... le prier de ma part d'oublier ce qui s'est passé.

MADAME FONTANEY.

Je ne demande pas mieux, monsieur, mais vous laisser seul, ce serait bien imprudent.

RABOURDON.

Vous croyez?...

MADAME FONTANEY.

Il faut absolument une garde auprès de vous, et je n'ai personne... excepté... mais non, ce n'est pas possible...

RABOURDON.

Qui donc?

MADAME FONTANEY.

Cette pauvre enfant, ma nièce...

RABOURDON.

Elle est là?

MADAME FONTANEY.

Oui.

RABOURDON.

Eh bien! qu'elle vienne, mais ne perdez pas une seconde, au nom du ciel!

MADAME FONTANEY, allant à droite et appelant.

Lina! (A Lina qui entre). Approchez, mon enfant, et rassurez-vous... M. Rabourdon est bon, très-bon... (A part). Parlez-moi des gens qui ont peur. (Haut à Rabourdon.) Je vous le ramène.

SCÈNE XVI.

RABOURDON, LINA.

RABOURDON, entendant fermer la porte.

Pas si fort!... (A Lina). Restez-là, asseyez-vous... (Lina remue un fauteuil). Ne faites pas de bruit... attendez... donnez-moi ce livre...

LINA, lui remettant le livre.

Vous êtes donc bien souffrant, monsieur?

RABOURDON.

Ce n'est pas tant la souffrance que la faiblesse... Elle a oublié de me donner un coussin!

LINA.

En voilà un, monsieur. (Elle lui arrange le coussin).

RABOURDON.

Bien.

LINA.

Et ce tabouret sous vos pieds... là.

RABOURDON.

C'est bon, vous dis-je. (D'une voix dolente.) C'est pourtant vous qui êtes cause de tout mon mal.

LINA.

Moi!

RABOURDON.

Pourquoi avez-vous séduit mon fils?

LINA.

Ah! monsieur! c'est bien malgré moi... je ne savais pas que

M. Victor fût votre fils, et c'est pour le fuir que M. Vilmot m'a conduite ici, chez madame Fontaney.

RABOURDON.

Votre tante!

LINA.

Je ne veux pas vous tromper plus longtemps, monsieur, madame Fontaney n'est pas ma tante.

RABOURDON.

Ah! et qui donc êtes-vous?

LINA.

Une orpheline que le bon docteur a protégée; j'ai à peine connu mon père, et depuis un an, j'ai perdu ma mère... Ah! si vous l'aviez vue, monsieur, sur le point de me laisser seule au monde, loin d'accuser les parents qui nous avaient délaissés, recommandant à sa fille de les respecter, de les chérir...

RABOURDON.

Voilà qu'elle va m'attendrir à présent!...

LINA.

Oh! monsieur!

RABOURDON.

Laissez-moi; les émotions me sont défendues... Et ce docteur qui n'arrive pas!

LINA.

Le voilà, monsieur. (Le Docteur entre.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

RABOURDON.

Ah! enfin, mon cher monsieur Vilmot!

LE DOCTEUR, à Lina.

Lina! madame Fontaney vous attend. (Bas en la conduisant.) Et je vous conseille de donner un petit coup d'œil au dîner... Ce sera peut-être le repas des fiançailles.

LINA, bas.

Ah! s'il était vrai!

LE DOCTEUR.

Chut!

RABOURDON, à part.

Qu'est-ce qu'il lui dit donc tout bas? C'est sur ma maladie, bien sûr. (Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

RABOURDON, LE DOCTEUR.

RABOURDON.

Ah! mon bon, mon excellent ami!

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que vous voulez! Pourquoi me rappelez-vous?

RABOURDON.

Ah! pardon...j'ai été bien injuste... mais quand on souffre... car je souffre, et vous l'avez bien vu tout de suite en entrant... Qu'est-ce que vous disiez donc de mon état?

LE DOCTEUR.

Quand donc?

RABOURDON.

Là, tout à l'heure!

LE DOCTEUR.

Oh! rien...

RABOURDON.

Docteur, inutile de me cacher la vérité... ce livre me l'a révélée... Tenez, (montrant la page) voilà mon article, j'ai reconnu tous les symptômes.

LE DOCTEUR.

Eh! parbleu! vous en auriez reconnu bien d'autres.

RABOURDON.

Embarras des voies aériennes... la diastole et la systole.

LE DOCTEUR, se détournant pour rire.

Oh!

RABOURDON.

Vous vous détournez, docteur? Vous êtes ému!... C'est donc vrai?

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire, ce que vous avez, c'est un autre genre de maladie... assez rare en France, heureusement.

RABOURDON.

Qu'est-ce que ça me fait qu'elle soit rare, si je l'ai! Enfin, qu'est-ce que c'est?

LE DOCTEUR.

Cela se rapproche de ce que nous appelons *Delirium tremens*.

RABOURDON.

Tremens, ça veut dire?

LE DOCTEUR.

Delirium, délire (A part.) de l'imagination. (Haut.) *Tremens!*... qui provoque le tremblement (A part.) de la peur.

RABOURDON.

Et c'est dangereux?

LE DOCTEUR.

Très-dangereux... chez les organisations nerveuses.

RABOURDON.

Ah! mon Dieu! voilà le *tremens* qui me reprend plus que jamais... Et peut-on en guérir?

LE DOCTEUR.

Oh! plus ou moins.

RABOURDON.

Ah! mon bon docteur, je me remets entre vos mains. (Il se lève.)

LE DOCTEUR, lui tournant le dos.

Doucement. Je ne suis plus votre médecin; vous m'avez remercié, et même assez brutalement.

RABOURDON, le suivant.

Je vous en prie, mon bon ami, ne pensez donc plus à cela... j'étais sous l'influence du *delirium*... Je croyais pouvoir me passer de vous, voilà... Oubliez le passé, mon excellent docteur, délivrez-moi promptement de ce mal que vous m'avez découvert, et croyez que je saurai récompenser dignement.

LE DOCTEUR.

A d'autres, monsieur Rabourdon! Les malades sont comme les marins.

AIR *de M. Couder.*

C'est ainsi que les matelots,
Quand la tempête les submerge,
Au Dieu qui maîtrise les flots
Font vœu de consacrer un cierge.
Plus tard, quand l'ouragan s'endort,
Le marin, devenu plus brave,
Promet une bougie encor;
Mais lorsqu'il rentre dans le port,
Il n'offre plus qu'un rat de cave.
Il n'allume qu'un rat de cave.

RABOURDON.

Oui, je comprends... Tenez, je ne lésinerai pas avec vous. (Il prend dans son tiroir un billet de banque.) Voilà.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RABOURDON.

Un petit cierge de mille francs.

LE DOCTEUR.

Allons donc!

RABOURDON.

Comment, allons donc! Ce n'est pas assez? Combien vous en faut-il alors? le double? le triple? Homme insatiable! mais dites donc votre chiffre!

LE DOCTEUR.

Je ne veux pas être payé en cette monnaie-là.

RABOURDON.

Vous préférez l'or, les pièces neuves?

LE DOCTEUR.

Ni or ni argent.

RABOURDON, avec désespoir.

Une de mes quatre maisons?

LE DOCTEUR.

Pas davantage. Je vais vous dire à quel prix je vous guérirai, car je réponds de votre guérison.

RABOURDON, se jetant à son cou.

Ah! docteur, vous en répondez?

LE DOCTEUR.

Dans un quart d'heure, si je le veux, je vous rendrai aussi bien portant que moi.

RABOURDON, à part.

Ce que c'est que la confiance! Une seule parole de lui me soulage déjà; il me semble que les voies aériennes se dégagent... Hem! hem! parlez, docteur, faites vos conditions.

LE DOCTEUR.

D'abord, ces livres-là ne sont bons qu'à donner la fièvre, et vous les jetterez par la fenêtre.

RABOURDON.

Esculape? avec plaisir; pour ce que j'en ai tiré.

LE DOCTEUR.

Ensuite, mettez-vous là, et écrivez les formules sous ma dictée, pour mieux vous pénétrer de leur esprit.

RABOURDON, se mettant à la table.

M'y voici.

LE DOCTEUR.

1° Déchirer le contrat préparé pour le mariage de mon fils avec mademoiselle Barmont.

RABOURDON.

Plaît-il? quoi? qu'est-ce que ces ordonnances-là?

LE DOCTEUR.

Ce sont mes pilules, à moi, c'est à prendre ou à laisser.

RABOURDON, se levant.

Rompre ce mariage! jamais!

LE DOCTEUR, prenant son chapeau.

Adieu, monsieur Rabourdon. (Il sort.)

RABOURDON, le rattrapant à la porte.

Eh! quoi! vous m'abandonnez!

LE DOCTEUR.

Puisque vous refusez de suivre mes prescriptions.

RABOURDON, criant.

Mais c'est une tyrannie abominable! On ne met pas ainsi le couteau sous la gorge...

LE DOCTEUR.

Surtout, ne vous emportez pas.

RABOURDON, baissant la voix.

On ne met pas ainsi le couteau sous la gorge à un pauvre malade...Ce mariage-là n'a aucun rapport avec mon traitement.

LE DOCTEUR.

C'est ce qui vous trompe : le contentement de l'esprit et du cœur exerce la plus salutaire influence sur la guérison.

RABOURDON.

Vous croyez donc que je serai content quand j'aurai rompu le mariage de mon fils?

LE DOCTEUR.

Son bonheur fera le vôtre, voyez? décidez-vous, est-ce non... bonsoir, est-ce oui? écrivez.

RABOURDON.

Quel homme! (Il se rassied et écrit.) Oh! (Il le regarde et se remet à écrire.) Ouf!

LE DOCTEUR.

Est-elle passée?

RABOURDON.

Quoi donc?

LE DOCTEUR.

La pilule.

RABOURDON.

Eh oui.

LE DOCTEUR.

A la seconde maintenant. A quoi bon rompre un mariage si ce n'est pour en contracter un autre?

RABOURDON.

Un autre! avec qui?

LE DOCTEUR.

Avec celle qu'il aime.

RABOURDON.

Cette orpheline! une fille qui n'a rien.

LE DOCTEUR.

C'est ce qui vous trompe; elle a un oncle.

RABOURDON.

Un oncle?

LE DOCTEUR.

Riche.

RABOURDON.

Bah! et vieux?

LE DOCTEUR.

Mais oui.

RABOURDON.

Bon cela!

LE DOCTEUR.

Et assez ladre par-dessus le marché!

RABOURDON.

Oh! très-bon cela!...

LE DOCTEUR.

Allons, remettez-vous là... et écrivez ma seconde ordonnance.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, VICTOR, paraissant à la porte du fond. MADAME FONTANEY et LINA à la porte de droite. Le docteur leur fait signe de garder le silence, et de ne pas avancer.

LE DOCTEUR, dictant à Rabourdon.

Préparer un nouveau contrat de mariage pour mon fils et mademoiselle Lina Duvernet.

RABOURDON.

Mademoiselle Duvernet!

VICTOR.

Ma cousine. (Il s'avance vers Lina.)

LE DOCTEUR, à Rabourdon.

Eh bien, oui, la fille de votre frère.

RABOURDON.

Ah! docteur, me tromper ainsi!

LE DOCTEUR.

Je ne vous ai pas trompé, je vous ai parlé d'une vieil oncle ladre...

RABOURDON.

Mais j'ai juré de ne pas la reconnaître pour ma nièce...

LE DOCTEUR.

Eh bien! vous la reconnaîtrez pour votre belle-fille.

RABOURDON.

Mais...

LE DOCTEUR, avec un geste impérieux.

Il le faut. (Rabourdon écrit.)

MADAME FONTANEY.

Ah! docteur!

LE DOCTEUR.

Il est dompté... à présent, si je voulais, je le ferais danser à la noce.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LAROQUE.

LAROQUE, se tenant les reins.

Holà, oh! je suis moulu!

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME FONTANEY.

Ah! monsieur Laroque, qu'avez-vous donc?

LAROQUE.

C'est comme ça que vous tuez les gens, vous? ce locataire que vous disiez mort...

MADAME FONTANEY.

Eh bien?

LAROQUE.

Eh bien! je suis entré chez lui, et tout d'un coup je me suis senti saisi par les deux épaules et jeté sur l'escalier, où j'ai dégringolé... heureusement, ce n'était qu'un entresol, mais quel gaillard!

RABOURDON, tenant les papiers à la main.

Il est vivant?

LAROQUE, se frottant les reins.

Et bien portant, je vous en réponds.

RABOURDON, à madame Fontaney.

Que me disiez-vous donc, vous?

MADAME FONTANEY, riant.

Ma foi, j'ai dit que vous étiez tous les deux dans le même état.

RABOURDON.

Quelle trahison! comment je n'étais donc pas malade?

LE DOCTEUR.

En êtes-vous fâché?

RABOURDON.

Non, mais...

LE DOCTEUR.

Alors, donnez ces ordonnances. (Lui prenant les papiers; à Victor.) Vite, chez le pharmaci... c'est-à-dire chez le notaire.

RABOURDON.

Non pas.

VICTOR.

Mon père!

MADAME FONTANEY.

Monsieur!...

LINA.

Mon cher oncle!...

RABOURDON.

Mais cette cure qu'il devait faire...

LE DOCTEUR.

Je vous ai guéri.

RABOURDON.

De quoi?

LE DOCTEUR.

D'une maladie qui n'est pas dans le dictionnaire (à part); le mal de la peur.

RABOURDON.

Mais les rechutes?

LE DOCTEUR.

Je serai là... et je vous garantis vingt ans.

RABOURDON, lui serrant les mains.

Ah! docteur! (Avec inquiétude.) Pourquoi pas trente?

ENSEMBLE.

La frayeur n'est jamais bonne,
A dit un docteur;
Et la peur du mal nous donne
Le mal de la peur.

75932

FIN.

Paris. — Imprimerie MORRIS et Cie, rue Amelot, 64.

N.° d' invent: 788

UN FRANC LE VOLUME DE 350 A 400 PAGES

COLLECTION MICHEL LÉVY

CHOIX

DES MEILLEURS OUVRAGES CONTEMPORAINS

FORMAT GRAND IN-18 (Charpentier), IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ

Contenant la valeur de 2 ou 3 volumes in-octavo

IL PARAIT UN VOLUME TOUS LES HUIT JOURS

La nouvelle collection que nous annonçons aujourd'hui vient résoudre enfin le grand problème des bons livres au meilleur marché possible. Jamais, en effet, aucune autre maison de librairie n'a pu offrir des ouvrages contemporains à des prix aussi réduits. Conçue et exécutée dans des conditions de haute et véritable économie qui permettent de concilier le bon marché avec la valeur littéraire, l'élégance et le soin de la fabrication, cette collection est appelée à inaugurer, sous le rapport du prix, une phase nouvelle dans le commerce de la librairie française.

Le format grand in-18 (dit *Charpentier*), adopté d'abord pour mettre à même de soutenir la concurrence contre la contrefaçon étrangère, est devenu le format le plus usuel. Reconnu supérieur à tous les autres, autant en raison de la quantité de texte qu'il comporte qu'en raison de son élégance et de sa commodité, ce format

est aujourd'hui en possession légitime de la faveur de tous, parce qu'il répond aux besoins et au goût de tous, On peut donc regarder comme vaine toute tentative qui serait faite dans le but de faire adopter un autre format à la majorité des lecteurs français. Toute collection littéraire publiée dans d'autres conditions ne peut par conséquent avoir qu'un succès éphémère, une popularité de quelques jours; elle ne prendra jamais place, à titre de collection, dans la bibliothèque des gens de goût.

Nous connaissons trop bien et nous respectons trop les habitudes et les exigences du public à cet égard pour ne pas nous y soumettre aujourd'hui, en entreprenant notre nouvelle série de volumes littéraires. Nous savons que la seule réforme qui soit réclamée par les lecteurs, désormais, est la réforme du prix de vente.

C'est à ce besoin de bon marché que nous voulons répondre, en formant la collection que nous annonçons. Peu de maisons dans la librairie parisienne, nous pouvons le dire, sont aussi bien en position que la nôtre de donner le signal de cette réforme, qui ne peut s'appliquer qu'à des livres signés de noms assez populaires pour assurer de nombreux tirages et un débit rapide. Possesseurs de la propriété littéraire d'un grand nombre d'ouvrages dont le succès déjà éprouvé offre les garanties les plus certaines, assurés par traités de la publication des œuvres que produit l'élite des auteurs contemporains, de ceux-là surtout à qui leurs succès passés et leur jeunesse promettent un long et fécond avenir, nous pouvons, dès à présent, annoncer que tous ces ouvrages seront de ceux que l'opinion publique s'empresse de consacrer.

Parmi ces ouvrages, parmi ces noms, nous pouvons citer les livres de Lamartine, de Ponsard, de George

Sand, de madame de Girardin, ceux de Charles de Bernard, de Stendhal; les livres écrits et à écrire d'Henry Murger, qui se classe désormais parmi les romanciers les plus originaux du dix-neuvième siècle; le *Théâtre*, les *Proverbes* et les *Nouvelles* de Scribe, que le nouveau format va contribuer encore à populariser dans le public lisant; les œuvres de Gérard de Nerval, l'écrivain studieux et original que tous regrettent; les travaux historiques et littéraires de Mérimée, les ouvrages de Louis Reybaud, le piquant auteur de *Jérôme Paturot;* les œuvres littéraires des critiques les plus accrédités, Cuvillier-Fleury, Théophile Gautier, le comte A. de Pontmartin.

Et combien encore d'autres noms chers aux lettres, populaires dans le monde qui lit et aime à lire! combien de romanciers dont les récits ont le privilége d'intéresser, de passionner la foule, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Émile Souvestre, Alexandre Dumas fils, Alphonse Karr, Méry, Léon Gozlan, Félicien Malefille, Jules Sandeau, Paul Meurice, Edmond Texier, Marc Fournier, Paul de Molènes, Champfleury, le major Fridolin! etc.

Et puis aussi les chefs-d'œuvre de la littérature étrangère, que nous nous empresserons de faire traduire, spécialement pour notre édition, aussitôt qu'ils auront acquis une notoriété suffisante, et qui se classeront à côté des romans d'Henri Conscience, à côté d'Edgar Poë, le célèbre romancier américain, dont les *Histoires extraordinaires* paraîtont prochainement.

Tous ces noms, toutes ces œuvres viendront successivement prendre place dans cette collection, à laquelle s'ajouteront chaque jour de nouveaux éléments de succès, et qui sera, grâce à ce concours de talents reconnus, le répertoire le plus complet de la littérature contemporaine.

OUVRAGES PARUS ET A PARAITRE

A. DE LAMARTINE — vol.
Les Confidences. 1

THÉOPHILE GAUTIER
Les Beaux-Arts en Europe. . . . 2
Constantinople 1
L'Art moderne 1

GEORGE SAND
Mauprat. 1
Valentine. 1
La Mare au Diable 1
La Petite Fadette 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohème galante 1
Le Marquis de Fayolles. 1
Les Filles du Feu. 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre, tomes 1 à 3.. 3
Nouvelles 1
Historiettes et Proverbes. . . . 1

HENRY MURGER
Le Dernier Rendez-Vous. 1
Le Pays Latin 1
Scènes de Campagne. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes. 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade
Souvenirs heureux. 2

ALPHONSE KARR
Les Femmes. 1
Agathe et Cécile. 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN
Marguerite ou Deux Amours . . . 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer. 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien 1
Un Homme sérieux. 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes. 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de quatre Femmes . . . 1
La Vie a vingt ans. 1

F. PONSARD — vol.
Études antiques. 1

LÉON GOZLAN
Les Chateaux de France. 1
Le Notaire de Chantilly. 1

ÉMILE SOUVESTRE
Un Philosophe sous les toits. . . 1
Confessions d'un ouvrier. 1
Au coin du feu. 1
Scènes de la vie intime. 1
Chroniques de la mer. 1

EDGAR POE
Traduction Ch. Baudelaire
Histoires extraordinaires 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Vocquier.
Scènes de la vie flamande. . . . 2
Le Fléau du Village. 1

DE STENDHAL
(H. BEYLE)
De l'Amour. 1
Le Rouge et le Noir. 1
La Chartreuse de Parme. 1

LOUIS DE CARNÉ
Un Drame sous la Terreur. . . .

CHAMPFLEURY
Les Premiers Beaux Jours. . . . 1

ROGER DE BEAUVOIR
Le Chevalier de Saint-Georges. . 1
Aventurières et Courtisanes. . . 1

MARC FOURNIER
Le Monde et la Comédie. 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes. 1

JULES SANDEAU
Sacs et Parchemins. 1

MÉRY
Les Nuits anglaises. 1

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.